

Giulio Paolini

Texte reçu le 14 décembre 2001

Si collectionner signifie réunir, rassembler, mettre ensemble, il est curieux de constater que même les artistes (oui, ceux-là mêmes qui produisent des œuvres destinées à leur tour à devenir des objets de collection) sont sans doute les premiers à donner l'exemple. Ils ne collectionnent pas toujours leurs propres œuvres, mais ils s'aventurent souvent sur des territoires où ils peuvent trouver des œuvres proches des leurs, objets de toutes sortes ou simples traces considérées comme particulièrement précieuses.

«*Quasi sempre, i conti però non tornano.*» L'artiste, celui qui voit ou prévoit tout comme on a l'habitude de dire, voit ou prévoit en effet un tout qui ne peut pas être réellement rassemblé. Aveuglé face à ces quelques œuvres (les siennes ou non, il n'y a pas de différence), il ne voit pas ce qui lui est donné de toucher et de posséder. Et ce tout, qui évidemment lui échappe et le dépasse, il ne voudrait même pas, au fond, pouvoir en disposer librement.

Rien ne le pousse à rechercher tant de liberté. S'il veut en effet en préserver la découverte, il ne doit pas la trouver à portée de main.

Passons des mots aux faits. Je pense en ce moment à trois tableaux parmi tant d'autres, et je regrette vraiment de ne pas pouvoir les compter au nombre de ceux que j'ai la chance de posséder.

Ces tableaux représentent d'autres tableaux : les *Vues de la Rome antique* (1756-1757) de G. P. Panini, le *Projet d'aménagement de la grande galerie* et son pendant : la *Vue imaginaire de la grande galerie en ruine* (1796) d'Hubert Robert, et enfin *L'Atelier rouge* d'Henri Matisse (1911)...

Ces tableaux décrivent et interprètent un manque, désespérant et impossible à combler, mais aussi une nostalgie éveillée du futur, une exaltation, une synthèse instable et pourtant équilibrée de la mémoire et de la vision.
